
Qu'est-ce qu'un deuil de guerre ?

Stéphane Audoin-Rouzeau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/6973>

ISBN : 978-2-8218-0530-9

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2010

Pagination : 3-12

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Stéphane Audoin-Rouzeau, « Qu'est-ce qu'un deuil de guerre ? », *Revue historique des armées* [En ligne], 259 | 2010, mis en ligne le 06 mai 2010, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/6973>

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2019.

© Revue historique des armées

Qu'est-ce qu'un deuil de guerre ?

Stéphane Audoin-Rouzeau

- 1 La question que tente de poser le titre de cet article n'est pas de celle qui intéresse généralement l'histoire de l'activité guerrière et du fait militaire. Celle-ci laisse le plus souvent hors-champ la question du deuil et l'on comprend fort bien pourquoi. Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, dans le cadre des différents pacifismes occidentaux (libéral, chrétien, socialiste) et de manière plus marquée encore après les immenses massacres des deux guerres mondiales, les immenses souffrances occasionnées par la mort de masse en temps de guerre et l'étendue du deuil qui en a été la conséquence (au sein des sociétés européennes tout particulièrement) ont constitué la cause principale de la démonétisation de l'activité guerrière elle-même, l'argument central d'une délégitimation souvent radicale. Et, partant, de la mise en cause du fait militaire en tant que tel.
- 2 Pour autant, il nous semble que poser la question du deuil de guerre, dont les sociétés du XX^e siècle (occidentales et surtout européennes ¹) ont fait une expérience massive, dont la trace reste si visible aujourd'hui, n'implique nullement la mise en place d'un quelconque protocole compassionnel dont il est permis, à bon droit, de se méfier. Il s'agit bien plutôt de savoir quels gains d'intelligibilité pourraient produire le rapprochement entre une « histoire du sensible » – et, pour le dire plus nettement, d'une histoire de la souffrance induite par la « perte » en temps de guerre – avec l'historiographie du fait guerrier.
- 3 Tout dépend ici de l'échelle que l'on entend adopter. La commémoration en tant que pratique de remémoration collective de ceux qui ont combattu et qui sont morts est constitutive des pratiques de deuil de nos sociétés, et à ce titre elle prétend inscrire la guerre et les morts de la guerre dans le long terme du souvenir historique collectif. Depuis trois décennies au moins, le sujet a beaucoup retenu l'attention des historiens, au point que le phénomène commémoratif – dont la mémoire, collective et organisée, des conflits constitue un volet déterminant – s'est inscrit avec une sorte d'évidence dans le paysage historiographique occidental.
- 4 Mais les historiens du deuil collectif se sont peu avisés que cette dimension collectivisée du deuil leur avait masqué, souvent fort efficacement, la dimension personnelle de la perte : nous voulons parler ici du deuil individuel, du deuil familial, de celui des amis, des

proches, des collègues de travail. Ce dernier ne se laisse que malaisément apercevoir et c'est au prix d'un changement de focale radical que l'on peut espérer, sinon le saisir, du moins s'en approcher. C'est l'objectif de cet article, qui voudrait tenter au moins d'établir la spécificité du deuil de guerre dans sa dimension de souffrance individualisée et personnelle. La vraie question est simple en effet, qui pourrait s'énoncer de la sorte : « *Comment a-t-on souffert ? Comment souffre-t-on ?* » de la mort des autres, de la mort des siens, pendant et après la guerre ? La question n'est simple qu'en apparence, car l'on se doute bien qu'il ne peut s'agir d'ériger la souffrance de la perte en une sorte d'invariant partout identifiable dans les mêmes formes, dans les mêmes termes. La souffrance, pour intime qu'elle soit, n'est pas affranchie du social ; ce qu'il s'agit de saisir, c'est donc bien la souffrance de la perte d'une société à une autre, d'un après-guerre à un autre, d'un temps à un autre. L'effort historique, en un tel domaine, pour difficile qu'il soit – la douleur souvent s'énonce, mais jusqu'à un certain point seulement, et la « pulsion de silence » en ce domaine précis peut s'avérer très puissante – l'effort historique, donc, en vaut la peine : l'histoire de la guerre, loin de s'y perdre dans une émotion factice, peut y gagner en intensité et en profondeur de champ.

Deuil ordinaire, deuil de guerre

- 5 Juste avant la Grande Guerre – cette séquence historique qui a si nettement défini un « avant » d'un « après » dans la relation des sociétés européennes à la guerre et à la mort au combat – Sigmund Freud avait défini le deuil en ces termes : « *Le deuil se doit de remplir une mission psychique définie qui consiste à établir une séparation entre les morts d'un côté et les vivants, les souvenirs et les espérances des survivants de l'autre.* »² Bon point de départ sans doute, insuffisant pourtant pour nous aider à comprendre ce qui sépare le deuil de guerre de celui du temps de paix, fût-il celui de la mort subite ou accidentelle. Tentons ici l'inventaire, en commençant pas une constatation banale, aux conséquences pourtant décisives : la mort à la guerre – plus exactement la mort au combat qui nous retiendra exclusivement ici – est, dans sa masse, une mort de jeunes, ceci étant plus vrai encore de la seconde moitié du XX^e siècle et du début du suivant que des guerres totales du premier XX^e siècle, au cours desquelles la tension de recrutement avait entraîné aussi la mort de bon nombre de soldats ayant atteint l'âge mûr. Pour autant, le combat signe globalement la mort des jeunes hommes : à ce titre, la guerre inverse de façon dramatique l'ordre habituel de succession des générations. En temps normal, cette cassure de la filiation, dont on sait l'importance centrale au sein de toutes les sociétés humaines, constitue un choc psychique d'une gravité exceptionnelle. Le *Diagnostic and Statistic Manual* américain (le DSM, dont la première parution en 1952 a été suivie d'éditions successives au fur et à mesure de l'évolution de la nosographie des atteintes psychiques) attribue ainsi la note maximale (le degré 6, dit « extrême ») à la douleur suscitée chez ses ascendants par la perte d'un fils ayant atteint l'âge adulte. Comme l'énonce un manuel de clinique psychiatrique, « *les parents âgés ayant perdu un enfant adulte sont beaucoup plus traumatisés et présentent un deuil chronique avec perturbations psychiques, somatiques, etc. La mort de cet enfant devient le thème essentiel de leurs pensées et de leurs propos, pour le restant de leur vie.* »³
- 6 Telle est bien la situation qui prévaut en temps de guerre et d'après-guerre. La société israélienne constitue en ce domaine une sorte de tragique laboratoire, elle qui a traversé depuis 1948 une série de conflits ayant entraîné leurs lots de deuils de guerre successifs, tout en disposant d'un équipement psychiatrique permettant la mise en œuvre d'une

réflexivité sur ce qui s'est joué au sein des familles endeuillées après 1948, 1967, 1973, 1982, ou 2006. C'est ainsi que des études d'épidémiologie psychiatrique réalisées par sondage au début des années 1980 et portant sur les deuils de guerre consécutifs aux trois premiers de ces conflits, ont montré que la perte d'un fils à la guerre constituait bien « l'événement de vie » affecté du plus haut indice de gravité par les sondés, très nettement avant la perte d'un enfant dans des conditions normales ⁴.

- 7 Ce que Maurice Genevoix, sans être nullement psychiatre, avait parfaitement compris à travers son expérience propre, lui qui avait rendu visite aux parents d'un de ses camarades normalien, tué au front pendant la Grande Guerre. Bien des années plus tard, il en rendit compte en ces termes : « *Chacun de nous, quand le malheur le frappe, connaît seul sa propre souffrance. Mais ce jour-là, (...) entre le père et la mère de Benoist, il m'a semblé sentir jusqu'à en être traversé ce qu'était la douleur des parents d'un soldat tué. (...) Le père, entre ses rares paroles, laissait ses yeux vaguer au loin. (...) Et soudain ses mâchoires se crispaient, j'en voyais les muscles frémir. La mère me regardait toujours. Et maintenant je détournais les yeux. Ce que je voyais dans les siens ne m'était plus, à la fin supportable.* » ⁵ « *La douleur des parents d'un soldat tué* », certes ; mais aussi celle de ses grands parents. De ses frères, de ses sœurs. De sa fiancée, de son épouse. De ses enfants. De ses amis. Voilà l'objet qui constitue le cœur de notre questionnement.
- 8 Car l'inversion des générations n'est évidemment pas seule en cause. Depuis le début du XX^e siècle en effet, la mort à la guerre est presque toujours mort violente, suscitant chez les survivants une angoisse spécifique touchant à la souffrance subie par celui que l'on a perdu et centrée sur ce laps de temps, plus ou moins long, qui a conduit le soldat de la blessure jusqu'à la mort. Au cours de ces instants, aucun accompagnement du mourant n'a été possible de la part de ses proches, vivant parfois à des centaines voire à des milliers de kilomètres des lieux de combat, et qui vquaient en toute inconscience à leurs occupations habituelles alors même que leur fils, leur frère, leur fiancé, leur mari, perdait la vie. Si des procédures d'accompagnement des mourants sont mises en œuvre à la guerre, elles viennent des camarades (les reporters de guerre du Viêt-nam ont réalisé en ce domaine des photos bouleversantes) ⁶ ; mais les proches, la famille, en sont exclus. S'ouvre ici, en un surcroît de douleur, un vaste espace pour la culpabilité.
- 9 À l'impossibilité d'accompagner le mourant vers sa propre mort s'ajoute l'absence de son corps. Le rapatriement des dépouilles selon les vœux de leur famille n'a pas été de droit à l'issue des deux conflits mondiaux, et c'est après 1945 seulement que celui-ci est devenu la règle. À quoi s'ajoutait le problème des disparus dont le nombre a été multiplié par les conditions du combat moderne : pour leurs proches, pas de tombe et nul point de départ pour commencer un deuil. Il n'est guère étonnant, dans ces conditions, que les sociétés occidentales aient consenti d'immenses investissements commémoratifs pour tenter d'alléger la douleur de ceux qui n'avaient même pas de lieu pour « fixer » leur propre deuil : après 1918, l'étonnante innovation des « soldats inconnus » n'a pas d'autre origine. Étrangement, à la fin du XX^e siècle, celle-ci n'avait pas tout à fait perdu sa dynamique des débuts : d'où les inconnus de Corée et du Viêt-nam enterrés à Arlington ; d'où l'exhumation d'un inconnu par l'Australie, en Picardie, au début des années 1990 ; d'où le choix d'un inconnu par le Canada, dans l'Artois, au cours de l'année 2000.
- 10 Et puis, dans les grands conflits de la première moitié du XX^e siècle, il n'a pas été rare que le deuil ne soit pas unique au sein d'une même famille, d'un même entourage : souvent, celui-ci fut redoublé, les pertes se cumulant, s'additionnant, réactivant la douleur. La reconstitution de parcours de vie, à l'échelle micro-historique la plus individualisée,

constitue le seul outil permettant de mesurer ce qui se joue alors du côté des survivants. Parcours qui doivent d'ailleurs enjamber les séquençages traditionnels dont les historiens de la conflictualité se montrent de si fidèles adeptes. Car les deuils de guerre subvertissent parfois les bordures si nettes qui délimitent commodément les débuts et les fins de conflits, jetant entre ces derniers bien des passerelles cachées. D'un conflit à l'autre, la mort peut frapper à nouveau, comme elle frappa l'artiste allemande Käthe Kollwitz, qui perdit son fils en 1914-1918 avant de perdre son petit-fils lors du second conflit mondial.

- 11 Simple exemple, mais qui permet de s'arrêter un instant sur le statut de ceux qui ont été endeuillés par la mort à la guerre. Un statut, les orphelins de guerre du XX^e siècle en ont un, à l'image des pupilles de la nation française après 1918. Les épouses également, devenues « veuves de guerre » et à ce titre dûment pensionnées. Le statut des parents d'un soldat tué est déjà moins net, aucun mot ne venant se poser sur leur situation d'ascendant privé d'une partie ou de la totalité de leur descendance. Mais que dire alors des grands-parents d'un mort à la guerre ? De ses sœurs ou de ses frères ? De ses amis ? Pour aller plus loin dans cette voie, il serait utile sans doute, en s'inscrivant dans une perspective de type plus sociologique, de tenter de mesurer, pour une société donnée, ce que représentent les cercles du deuil entourant une mort au combat. Deux types sont imaginables. Dans le premier cas, il s'agirait de reconstituer, autour d'un échantillon de tués dans un conflit donné, le cercle des proches entendu au sens le plus large, de la famille aux amis en passant par les relations de travail, de voisinage, etc. Ce que l'on appelle aujourd'hui « l'entourage » des acteurs sociaux. Un entourage qui constitue ce que l'historien Jay Winter appelle une « *communauté de deuil* » et que l'on peut comprendre aussi comme une communauté en deuil⁷, selon des degrés évidemment divers, eux-mêmes fonction de ce qui reliait au disparu chacun des membres du « cercle de deuil ». Histoire des affects donc, histoire difficile, impossible peut-être, nécessaire pourtant à une compréhension un tant soit peu profonde de tout ce qui se joue dans une mort à la guerre. Mais l'enquête mérite d'être prise également à rebours, en quelque sorte, en traçant ces mêmes cercles autour des vivants : combien de morts à la guerre autour d'eux, après 1918, après 1945, après la Corée, le Viêt-nam, voire, plus récemment, après l'Irak et l'Afghanistan ?
- 12 Sans surprise, la rupture entre le premier et le second XX^e siècle apparaîtrait ici avec une extraordinaire netteté. Pour autant, on ne sait rien de précis, ni même d'approchant, sur le nombre d'endeuillés laissés par les différents conflits au sein des sociétés occidentales touchées par les guerres du XX^e siècle. Pour des raisons liées aux procédures d'attribution de pensions aux ascendants, aux conjoints et aux descendants par les États, il est le plus souvent possible de dénombrer les parents, les veuves, les orphelins, tout comme il est possible de comptabiliser les blessés et les invalides de guerre. Mais compter les pensionnés n'est pas compter les endeuillés, infiniment plus nombreux. Donnons tout de même une hypothèse estimative concernant la France de l'après 1918 : dans ce pays où plus de 850 hommes sont morts par jour, en moyenne, entre 1914 et 1918, les deux tiers sans doute des Français de 1919 appartenaient, à un titre ou à un autre, à un cercle de deuil, sinon à plusieurs en même temps. C'est sans doute en ces termes qu'il faut songer à la société allemande après 1918 et après 1945. Le cas de la société russe après la grande guerre patriotique de 1941-1945 a sans doute été pire encore. À des degrés variables, le deuil de masse fut une des caractéristiques majeures de la sortie de guerre de la plupart

des sociétés occidentales du premier XX^e siècle : on ne peut comprendre « *l'âge des extrêmes* »⁸ sans y faire référence.

- 13 Aussi variable que puissent être les traits sous lesquels ce deuil se présente, en fonction des endeuillés eux-mêmes et des types de conflits et de sociétés en cause, un certain nombre d'éléments fixes n'en apparaissent pas moins qui, tous, contribuent à faire du deuil de guerre ce que les spécialistes de la psyché appellent un deuil « compliqué », « infini », sinon « pathologique ». Les mêmes indiquent une durée de deux années comme nécessaires à la résolution d'un deuil « normal ». Dans le cas de deuils de guerre, les parcours de vie que l'on peut reconstituer indiquent des durées beaucoup plus longues. Des durées parfois « infinies » en effet, lorsque les endeuillés ne sont libérés de la douleur de la perte que lorsque intervient, enfin, leur propre mort.

Pratiques collectives, deuil personnel : cohérence, incohérence

- 14 C'est ici qu'il convient de poser la question de la cohérence des pratiques collectives du deuil de guerre avec l'expression de la douleur personnelle. Au XX^e siècle, l'immense investissement des sociétés occidentales (mais aussi non occidentales, comme on peut le vérifier ne serait-ce qu'en visitant, dans d'autres aires culturelles, les cimetières militaires modernes)⁹, l'investissement dans la commémoration collective de la mort au combat, l'énergie placée dans l'érection de monuments nationaux et locaux, la profusion discursive du travail, la remémoration publique tendent aisément à nous faire confondre la forme et le fond, les mots avec les choses. Le culte de « nos morts » s'est affirmé avec tant de force qu'il paraît difficile de ne pas l'envisager de manière performative : s'il existe, n'est-ce pas parce qu'il répondait à un besoin profond des sociétés en sortie de guerre ? S'il s'est prolongé dans les mêmes formes pendant tant d'années, s'il se prolonge encore aujourd'hui, n'est-ce pas parce qu'il agit sur la douleur individuelle de la perte ? Il est difficile de supposer la catharsis de la commémoration des morts au combat comme inutile ou inefficace. Pourtant, comme l'écrit un spécialiste contemporain, « *l'épilogue du deuil paraît (...) bloqué et retardé par l'idéalisation du "héros mort à la guerre" et par la vénération de sa mémoire* »¹⁰.
- 15 Certes, la majorité des endeuillés israéliens à l'issue des conflits de 1967 et 1973 affirment avoir été aidés, dans leur travail de deuil, par la « mémorialisation » de la mort au combat de leurs proches, à travers un processus sophistiqué d'héroïsation. Des veuves, des sœurs, des parents disent avoir éprouvé un sentiment de fierté face à une mort en héros, ou à tout le moins présentée comme telle. Cette héroïsation, ajoutent-ils, a constitué une aide psychique et affective bien réelle, qui les a soutenu pour supporter la douleur de la perte. La mort à la guerre s'est ainsi chargée d'un sens, un sens d'autant plus marqué sans doute que la guerre fut dans les deux cas victorieuse. En sens inverse, voilà qui donne à réfléchir au vide sur lequel a pu s'ouvrir le deuil de millions de familles allemandes après 1918 ou après 1945.
- 16 Mais revenons à Freud, cité au début de cet article : il n'est pas difficile de deviner à quel point la « mémorialisation » des morts héroïsés pour la circonstance a pu être de nature à contrarier le détachement nécessaire de l'objet aimé et, de même, le réinvestissement non moins nécessaire sur d'autres objets. Certains récits de deuil de la Première Guerre mondiale – une forme d'écriture infiniment rare après 1918 – portent ainsi la trace de ce

rejet de l'héroïsation commémorative mise en place au lendemain même de la victoire. Jane Catulle-Mendès, qui avait perdu son fils en 1917, se refuse ainsi à assister au défilé de la Victoire du 14 juillet 1919, préférant se rendre sur la tombe en Champagne. Ce refus – elle qui fut si patriote pendant la guerre et qui, d'ailleurs, le reste après la mort de son fils – la mère l'exprime en ces termes à la veille du défilé de la Victoire : « *Je le sais, mon petit enfant. Tu es un de ces soldats bleus qui étonneront et raviront l'avenir. Mais tu es mort. Tu es l'éternelle beauté. Mais Toi tu es mort. Je le sais. Ils disent tous que demain, sous l'Arc de Triomphe, les Morts seront ressuscités. Pour tous, tu seras ressuscité, excepté pour moi.* » ¹¹

- 17 Impossible de trancher, sans doute, entre ces lectures différentes de la commémoration de la mort au combat, elles-mêmes adossées à des expériences de la mort et du deuil nécessairement plurielles, contradictoires, voire opposées. On ne peut d'ailleurs exclure que la contradiction ait traversé les sujets endeuillés eux-mêmes, un jour aidés par la « mémorialisation » de leurs morts, un autre jour entravés dans leur deuil par cette même « mémorialisation ». Est-il absurde, en effet de suggérer que le deuil de guerre ait pu s'inscrire dans des registres différents, presque au même moment, chez les mêmes individus ? D'autant qu'aucune séparation étanche n'existe nécessairement entre la socialisation du deuil et sa dimension intime : lorsqu'à Ypres, Käthe Kollwitz érige, en 1931, deux grandes statues d'un père et d'une mère en deuil dans le cimetière où reposait son fils Peter, elle lie étroitement le deuil personnel et la commémoration publique. Mieux : elle fait basculer le premier dans la seconde. Lorsque sur le *Vietnam Memorial* de Washington, les visiteurs réalisent, sur un papier posé à même la pierre, le frotage d'un des 58 000 noms gravés sur le marbre noir, ils s'approprient littéralement le monument collectif et, dans ce face-à-face avec l'un des noms, lient la perte de tous au deuil d'un seul. Sortons un instant du combat : les innombrables visiteurs de *Ground Zero* qui accrochèrent aux grilles du square tout proche les milliers d'objets intimes ayant appartenu aux victimes de l'attentat du 11 septembre 2001 ont-ils fait autre chose que d'incruster leur deuil personnel dans un immense deuil collectivisé, avant même que soit organisée une « mémorialisation » officielle ?

Sauts de générations

- 18 C'est le travail sur les enfants de survivants au massacre des Juifs d'Europe qui a mis au jour la question de la « troisième génération » : « l'emprise du silence » régnant dans les familles de survivants a conduit les survivants à « confier », en quelque sorte, la reviviscence des événements traumatiques aux enfants de la génération suivante, souvent assaillis par le sentiment d'une vie par procuration, « à côté » de leur vie véritable ¹². Aussi est-ce la troisième génération descendant des rescapés du massacre des Arméniens de 1915 qui a fait sortir du silence la mémoire arménienne du génocide ? Voici ce qu'écrivit en 1997 à l'auteur de ces lignes la nièce de M. P., mort en décembre 1914 :

« Je n'ai pas, hélas, de manuscrit à vous communiquer sur la mort de mon oncle (...), tué à son arrivée au front en décembre 1914. En effet, mon père, dont le frère aîné avait ainsi disparu, nous a toujours dit que leur père avait défendu qu'on lui parle de ce fils tué. Il ne l'aurait pas supporté et il a refusé que l'on rapatrie son corps. Personne dans la famille, pourtant nombreuse, ne s'était jamais rendu sur les lieux du drame, personne ne savait dans quel cimetière mon oncle avait été enterré jusqu'au jour où j'ai voulu faire le récit de la vie de mon père en 1989-1990. Là, j'ai voulu lever le voile. J'ai écrit (...) au maire de Montzéville (Meuse) où l'acte de décès avait été établi. Et c'est ainsi qu'en 1993 j'ai appris le lieu de la sépulture. (...) Et ma

sœur s'y est rendue l'été suivant, puis ma fille aînée en août 1994. Je n'ai pu, pour raisons de santé, m'y rendre moi-même. »

- 19 On voit bien ici le jeu des trois générations successives, puisqu'une petite nièce du disparu a tenu à son tour à se rendre sur les lieux d'inhumation. La conclusion de tout ceci est tirée par l'auteur de la lettre elle-même : « À l'occasion de cette recherche et de cette reconnaissance, j'ai senti rétrospectivement toute cette douleur si longtemps refoulée. C'était comme un écho, une vibration retrouvée à travers le temps, et de cette jeune vie fauchée dans toute sa beauté et sa valeur, et de la douleur de mes grands-parents. Je crois que j'ai vraiment vécu ce deuil et le ressens encore. » ¹³
- 20 Exemple unique, sans doute. Il suggère pourtant qu'à travers le deuil, la mort à la guerre est susceptible d'avoir inscrit une trace longue au sein des sociétés occidentales si frappées par le fait guerrier au cours du XX^e siècle. À ce titre, pouvoir prendre la pleine mesure de l'inscription du deuil de guerre dans le tissu social d'une société donnée serait une contribution importante à la compréhension plus profonde et de la guerre et des sociétés qui en ont traversé l'expérience. Sur cette *terra incognita*, il serait temps que les sciences sociales s'avancent enfin résolument ¹⁴. L'histoire de la guerre y gagnerait selon nous en profondeur de champ et en capacité à prendre en compte la dimension tragique de notre contemporain. Elle y gagnerait en vérité, tout simplement.
- 21 Elle y gagnerait peut-être aussi une lucidité plus grande sur la question de la mort reçue lors des conflits récents, ceux de la charnière du XX^e et du XXI^e siècles : opérations de maintien de la paix, guerres d'Irak, Afghanistan, etc. Les situations sont radicalement différentes de celles qui ont prévalu lors du premier XX^e siècle : milieu militaire socialement enclavé, car exclusivement composé de professionnels du combat ; pertes infiniment plus faibles ; démonétisation du fait guerrier dans les sociétés « englobantes ». L'économie morale du deuil de guerre en sera-t-elle durablement transformée ? La question paraît d'autant plus légitime que pour que le deuil de guerre reste vécu comme tel, encore faut-il que l'activité guerrière reste identifiée comme spécifique. Or, la plainte pour « mise en danger de la vie d'autrui » déposée par les six familles des soldats morts dans l'embuscade d'Uzbin (Afghanistan), le 18 août 2008, montre qu'en France tout au moins, un tournant capital se dessine peut-être sous nos yeux. Un tournant qui n'a pas échappé au regard de la sociologue Danièle Hervieu-Léger, réagissant au déplacement sur place du chef de l'État :

« En organisant ce déplacement, (...) la République entérine (...) la privatisation de la mort de ses soldats au combat. La question est donc de savoir quelle place occupe cette privatisation dans le processus beaucoup plus large, qui touche notre société, d'effacement du sens de la mort au combat. (...) Ce qui se passe autour de cet événement dramatique, c'est bien une logique de privatisation. (...) J'ai été frappée par le fait que la manière dont le sujet était traité n'aurait pas été substantiellement différente si ces dix jeunes gens avaient perdu la vie dans un accident de leur autocar ! La spécificité de la mort au combat disparaissait complètement derrière une logique de fait divers (ce qui ne signifie absolument pas la minorisation du caractère tragique de l'événement, mais situe celui-ci sur un autre plan) (...) Une mort au combat n'est pas une mort ordinaire, fût-elle dramatique. Elle ne peut se comprendre – elle ne prend son sens que si elle est inscrite dans un grand récit. (...) Or on observe aujourd'hui, et particulièrement s'agissant de ces opérations militaires lointaines, une impuissance à produire ce sens collectif. Quel récit collectif sommes-nous capables de mettre en avant qui puisse donner un sens au sacrifice de ces jeunes ? En l'absence d'un tel récit, qui va au-delà du sens subjectif que chacun d'eux pouvait donner à l'éventualité de mourir au combat et que

chacun assumait en s'engageant dans l'armée, on dépossède les jeunes soldats tombés du sens de leur mort. »¹⁵

- 22 Ainsi la question mérite-t-elle d'être posée : à défaut d'une improbable disparition du fait guerrier, le deuil de guerre, privé de sens faute de toute signification attribuée désormais à la guerre elle-même, pourrait-il disparaître à son tour ?

NOTES

1. Nous nous en tiendrons à elle dans le cadre de cet article, mais le cas de l'Asie serait tout aussi intéressant à explorer, au vu de l'immensité de la mort de masse par fait de guerre qui l'a caractérisée au XX^e siècle.
2. FREUD (Sigmund), *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1976 [1913], p. 80.
3. BOURGEOIS (Marc-L.), *Le deuil. Clinique et pathologie*, Paris, PUF, 1996, p. 79.
4. LEVAV (I.), KRASNOFF (L.), DOHRENWEND (B.S.), « Israeli peri life event scale : ratings of events by a community sample », *Israel Journal of Medical Science*, février-mars 1981, vol.17, n° 2-3, p. 176-183. Voir aussi : LEVAV (I.) et al., « An epidemiologic study of mortality among bereaved parents », *The New England Journal of Medicine*, vol.319, 25 août 1988, n° 8, p.457-461. SPIELBERGER (C.-D.), SARASON (I.-G.) (ed.), *Stress and anxiety*, vol. 8, Washington, New-York, Londres, Hemisphere Publishing corporation, 1982, XXIV (ouvrage entièrement consacré au deuil de guerre israélien).
5. GENEVOIX (Maurice), *Trente mille jours*, Paris, Seuil, 1980, p. 186.
6. FAAS (Horst), PAGE (Tim) (ed.), *Requiem, by the Photographers who died in Vietnam and Indochina*, New York, Random House, 1997.
7. WINTER (Jay), *Communities in mourning...* La traduction de l'expression anglaise permet les deux acceptions...
8. Pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Eric Hobsbawm, *L'âge des extrêmes, histoire du court XX^e siècle*, Paris, Complexe, 1994.
9. Les nécropoles de guerre vietnamiennes (guerre du Viêt-nam) par exemple, ou bien encore iraniennes (guerre Iran-Irak) ne diffèrent en rien, dans leurs grandes lignes, des modalités commémoratives de la mort au combat telles qu'elles se sont fixées en Occident au début du XX^e siècle, sur la base d'une lente individualisation de la mort au combat et d'un culte du corps du soldat qui s'est progressivement affirmé à partir du milieu du siècle précédent.
10. BOURGEOIS (M.-L.), *op.cit.*, p.79.
11. CATULLE-MENDÈS (Jane), *La prière sur l'enfant mort*, Paris, A. Lemerre, 1921, p. 393-394. Pour le récit de ce deuil : AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), *Cinq deuils de guerre, 1914-1918*, Paris, Noesis, 2001 (chapitre 5).
12. ZAJDE (Nathalie), *Enfants de survivants*, Paris, Odile Jacob, 1995.
13. Lettre à l'auteur, 8 novembre 1997, coll. personnelle.
14. La bibliographie est à présent assez riche sur l'après Première Guerre mondiale, moins sur les sorties de guerre d'autres conflits. Signalons en particulier : WINTER (Jay), *Sites of Memory, Sites of Mourning. The Great War in European Cultural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 (en traduction française : *Entre deuil et mémoire. La Grande Guerre dans l'histoire culturelle de l'Europe*, Paris, A.Colin, 2008) ; AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Annette), 14-18. *Retrouver la*

guerre, Paris, Gallimard, 2000 (chapitre III) ; FARON (Olivier), *Les enfants du deuil. Orphelins et pupilles de la nation de la Première Guerre mondiale (1914-1941)*, Paris, La Découverte, 2001. Dans une perspective plus comparative avec d'autres conflits : DAMOUSI (Joy), *The Labour of Loss. Mourning, Memory and Wartime Bereavement in Australia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999 ; CAPDEVILLA (Luc), VOLDMAN (Danièle), *Nos morts. Les sociétés occidentales face aux tués de la guerre, (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Payot, 2002 ; CABANES (Bruno), PIKETTY (Guillaume), *Retour à l'intime au sortir de la guerre*, Paris, Tallandier, 2009.

15. *Libération*, entretien avec Jean-Dominique Merchet, 12 septembre 2008.

RÉSUMÉS

Poser la question du deuil de guerre, dont les sociétés du XX^e siècle ont fait une expérience massive dont la trace reste visible, permet de produire un rapprochement entre une « histoire du sensible » et l'historiographie traditionnelle du fait guerrier. Les historiens du deuil collectif se sont peu avisés que la dimension collectivisée du deuil avait masqué la dimension personnelle de la perte : le deuil individuel, familial, celui des amis, des proches, ne se laisse apercevoir qu'au prix d'un changement de focale dont la notion de « cercles de deuil » peut rendre compte. L'article tente d'établir la spécificité du deuil de guerre dans sa dimension de souffrance individualisée et personnelle. Mais la souffrance de la perte, pour intime qu'elle soit, n'est pas affranchie du social ; ce qu'il s'agit de saisir, c'est aussi la variation d'une société à une autre, d'une sortie de guerre à une autre. L'histoire de la guerre, loin de s'y perdre dans une émotion factice, peut y gagner en intensité et en profondeur de champ.

What is the grief of war? Asking a question about the grief of war, with which societies of the twentieth century have had extensive experience, traces of which remain visible, permits a reconciliation between a "history of sensibility" and the traditional historiography of the warrior. Historians of collective grief have hardly noticed that the collective dimension of grief has masked the personal dimension of the loss: the grief of individuals, family, friends, relatives, can only be seen through a change in focus in which the notion of "circles of grief" can be examined. The article seeks to establish the specificity of grief in war in its dimension of individual and personal suffering. But the pain of loss, to be as intimate as it is, is not exempt from social loss; that which is necessary also to perceive is changes from one society to another, from one war's ending to another. The history of war, far from being lost in an artificial emotion, may gain in intensity and depth.

INDEX

Mots-clés : deuil, historiographie, mort

AUTEUR

STÉPHANE AUDOIN-ROUZEAU

Directeur d'études à l'EHESS, il est aussi président du Centre international de recherches de l'histoire de la Grande Guerre (Péronne-Somme). Son champ de spécialité principal est l'histoire de la Grande Guerre. Il travaille plus particulièrement aujourd'hui à une anthropologie historique du phénomène guerrier.